

Allaoua, Djamel et Mohamed, les victimes de l'attentat

ALLAOUA AÏT MÉBAREK :

«Le directeur de la rédaction, ami de tout le monde»

Allaoua Aït Mébarek était à cette époque le directeur de la rédaction du *Soir d'Algérie*. Pour le décrire, ses collègues qui l'ont côtoyé ne tarissent pas d'éloges sur lui. Un homme simple, discret avec un sourire légendaire qui ne s'est jamais accroché avec un membre de son équipe. Allaoua raconte-t-on, lorsqu'il veut faire une remarque à un membre de son équipe, il le fait toujours discrètement dans son bureau.

«Amoureux de sa Kabylie, Allaoua avait une attention et un mot gentil pour chacun de nous», se souvient encore Hayet qui n'oublie pas non plus la poignée «énergique de Alloua lorsqu'il touchait la main de ses collègues». Disponible, ami de tout le monde, on disait de lui qu'il avait le don de tout tourner en dérision et le talent de dédramatiser les pires événements. «Sous cette carapace et cette indifférence se cachaient une âme sensible et un cœur d'or», a-t-on écrit sur le défunt au lendemain de l'attentat. Le journal était son univers unique et il se dévouait à cette cause.

Ce qui caractérisait aussi Allaoua Aït-Mébarek et amusait beaucoup l'équipe du journal, c'est cette manie qu'il a de gribouiller les mains de ses collègues. Vingt ans après l'attentat, les journalistes du *Soir d'Algérie*, évoquent avec émotion, Allaoua, initiateur du premier téléthon algérien, et énième victime de terroristes.

Repose en paix, Allaoua Aït Mébarek, tu as réussi à graver le sourire sur les visages des personnes qui t'ont connu à chaque fois qu'elles parlent de toi et des moments passés avec toi à la rédaction du *Soir d'Algérie*.



MOHAMED DORBHAN :

«L'artiste discret, le chroniqueur jovial»

Mohamed Dorbhan était chroniqueur et caricaturiste au *Soir d'Algérie*. «Un brave homme et surtout un véritable artiste», disaient de lui les journalistes du *Soir d'Algérie* l'ayant connu.

Toujours d'humour jovial, dit Naïma Yachir. Une joie de vivre qu'il a gardée jusqu'à ses derniers moments. Dorbane est sorti ce jour-là avec le sourire pour faire les derniers achats de l'Aïd pour ses enfants et il est rentré avec les bras chargés d'une paire de chaussures pour sa fille et du pain brioché, qu'il n'a hélas jamais pu déguster.



Très discret et très observateur, Dorbane, se souvient encore Naïma, faisait à peine bouger ses lèvres sous sa moustache lorsqu'il parlait.

«C'était est un véritable artiste» le résume encore Badreddine Mana. Le chroniqueur de la rubrique «Qelb Ellouz», avait un esprit très vif et rempli d'optimisme.

Un luxe à cette époque où régnait la terreur du terrorisme intégriste.

Nous aurions souhaité te connaître, nous aussi la nouvelle génération des journalistes du *Soir d'Algérie*, qui aimons tout autant se réunir autour d'une ambiance chaleureuse et familiale au sein de notre rédaction où ton portrait est soigneusement accroché, nous rappelant l'un des hommes qui ont définitivement marqué l'histoire du journal et de l'Algérie.

DJAMEL DERRAZA

«Le méticuleux, mordu de mots croisés, responsable de la page détente»

Djamel Derraza s'occupait de la page détente du quotidien. N'ayant pas l'habitude de venir dans les bureaux de celui-ci, Derraza qui habitait Koléa est venu ce jour de Ramadhan pour monter et suivre lui-même le montage de sa page loisirs, pour qu'il n'y ait surtout pas d'erreurs techniques. Car il mettait un point d'honneur à ce que chacune de ses créations artistiques soit parfaite afin qu'elle apporte à ses lecteurs l'occasion d'allier l'utile à l'agréable. Ce qui n'était pas monnaie courante à cette époque là. «Derraza était tout content de nous montrer le nouveau look de sa page», se souvient Naïma qui raconte que le défunt a tardé ce jour là à la rédaction du journal. Ceci en vu de prendre avec ses collègues le transport du personnel vers Zéralda. Une destination qu'il ne rejoindra malheureusement jamais, de son vivant. Pourtant, même étant de nature discrète, Derraza n'a pas manqué de marquer les esprits de ses collègues. Ces derniers s'en souviennent encore.



Salima Akkouche

NABIL, L'UN DES RESCAPÉS DU DRAME

«Quand je pense à tous ceux qui n'ont pas eu la chance que j'ai eue, je me dis el hamdoullah»

«Voilà, il devait être 15h. C'était le Ramadhan, en ce temps-là, le terrorisme battait son plein. C'est la fin de la journée, le journal se vidait de son personnel. En me dirigeant vers le service publicité, je croisai dans les couloirs Allaoua Aït Mébarek qui se précipitait vers le téléscripateur (télécopieur). Dorbhan quant à lui revenait armé de pain brioché qu'il était allé chercher du marché Tnach à Belcourt.

C'est la dernière fois que je les verrai. Dans le service pub, j'avais beaucoup de collègues. Que des filles, Nacéra du Club de l'amitié, Nadia de la correction, Mounia et Dalila de la commerciale et une autre personne dont je n'arrive pas à me rappeler le nom. Tout le monde était assis sauf moi. Je leur racontais une bonne blague de chez nous. Une blague que je n'avais pas eu le temps de terminer d'ailleurs. Soudain, on est soufflés par une explosion d'une incroyable puissance. Ça s'est passé très vite. Tout est plongé dans le noir sous un bruit assourdissant. Affalé par terre je me rappelle que la terre a tremblé pendant un long moment. Est-ce un séisme ? Suis-je mort ? Est-ce que je me suis réveillé dans la tombe pour répondre nakir et nakir ? Les questions se bousculent dans ma tête. Mais quand j'entends les gémissements de mes consœurs, je comprends que

c'est un attentat à la bombe. Mes collègues femmes m'appelaient par mon prénom pour leur porter secours. Mon premier réflexe étant de tâter mon corps pour voir si je n'avais rien perdu. Je tente de me relever. Ma tête heurte les débris du plafond du service pub. Je reste sur place. Lorsque la poussière a commencé à se dissiper, j'entraîne un fuseau de lumière. A quatre pattes, je tente de le suivre car ça représentait pour moi le chemin de sortie de sous les débris. J'y arrive tant bien que mal. Avancant à tâtons et après de grands efforts, j'arrive à sortir. Dehors, je trouve une foule de collègues affolés. La première personne que je croise était Noureddine le comptable. Il avait une blessure au visage.

Ce dernier, en voyant mon visage, a fermé les yeux et tourné sa tête de côté. J'ai compris alors que j'étais défiguré. Quelques photographes ont eu le réflexe de me prendre en photo. Dont Zaza, photographe à *El Watan*. D'ailleurs elle ne m'a toujours pas donné une copie de cette photo. Il paraît qu'elle a fait sensation lors d'expositions à l'étranger. Par la suite, des personnes m'ont pris vers la sortie de la Maison de la presse pour être conduit à l'hôpital Mustapha. Les automobilistes affolés ne voulaient pas s'arrêter. Je me rappelle que le

policier de faction a dû tirer en l'air pour obliger un vieux qui conduisait une Fiat Zastava à s'arrêter pour me conduire à l'hôpital. Ce qu'il a fait. Aux urgences de Mustapha-Pacha, c'était le branle-bas de combat, seul, je ne savais pas quoi faire, je m'assis au fond de la salle pendant que le sang coulait à flots sur mon visage. Une personne en tenue civile est venue m'examiner le visage. Elle me demande de la suivre. Du service des urgences, on est allés au service ORL. C'était un chirurgien ORL qui est revenu à l'hôpital après avoir entendu la bombe. Il choisissait parmi les personnes touchées aux oreilles. Après avoir été cousu à vif, le médecin ORL remarque que mon œil gauche n'allait pas bien. Il me prescrit une ordonnance et me demande d'aller vite aux urgences de l'ophtalmologie. Ausculté, les ophtalmologues sont unanimes. Il faut opérer l'œil gauche. Un bout de verre a sectionné ma cornée. Je suis resté environ 10 jours à l'hôpital. C'était une expérience assez particulière, heureusement que le temps panse les blessures de l'âme. Je ne sais pas comment on a fait, mais on est arrivé à tourner la page. Quand j'y pense, quand je pense à tous ceux qui n'ont pas eu la chance que j'ai eue, je me dis el hamdoullah. La vie continue.»

N. M. et S. A.

APRÈS VINGT ANS

Les souvenirs restent toujours vivaces

Vingt ans après l'attentat qui a ciblé notre journal le 11 février 1996, et même si les immeubles et les magasins alentour ont changé de look, certains n'existent plus, les images de ce massacre restent, en revanche, gravées dans la mémoire de ceux qui étaient présents sur les lieux. Leurs témoignages restent vivaces dans les esprits.

Rym Nasri - Alger (Le Soir) - C'est avec beaucoup d'émotion que le gérant de l'imprimerie moderne sise 143, rue Hassiba-Ben-Bouali, évoque les souvenirs de ce lundi sanglant. «C'était un après-midi du mois de Ramadhan. Je revenais du marché T'nache et j'ai trouvé mes employés sur le seuil de l'atelier. Je les ai rappelés à l'ordre et ils se sont exécutés. Le temps de rejoindre les machines, une explosion s'est faite entendre. Sur le moment, nous n'avons pas réalisé que c'était une bombe car nos machines en marche faisaient beaucoup de bruit, sans oublier la voie ferrée située juste derrière l'atelier. Il a fallu sortir et voir la fumée qui se répandait pour se rendre compte de l'atrocité de ce qui venait de se passer», témoigne Lokmane Haddad. Qualifiant cet après-midi de «cauchemar», il ajoute : «Nous étions face à des scènes inimaginables. Des personnes déchiquetées en mille morceaux, des voitures incendiées, d'autres renversées, une fumée

dense qui montait dans le ciel.» Face à une scène aussi atroce poursuit-il, «mes quatre employés et moi avons couru pour secourir les blessés. Tous les médecins des cabinets privés du quartier sont descendus dans la rue apporter les premiers secours. Tout le monde s'y mettait pour aider les blessés et les évacuer en urgence». Ce gérant se souvient d'une jeune femme, secrétaire dans une imprimerie voisine, qui avait trouvé la mort ce jour là. «Elle travaillait pour un confrère. Au moment de l'explosion, elle rentrait chez elle. Elle habitait dans le quartier des groupes. C'était une fille unique. D'ailleurs, sa mère est morte de chagrin, à peine deux mois après cet attentat», dit-il. Il se remémore aussi d'un vendeur de cacahuètes déchiqueté par la bombe. «C'était un vieil homme qui venait des Eucalyptus. Il s'installait sur les escaliers de la porte du quotidien *Le Soir d'Algérie* qui donnait sur la rue Hassiba-Ben-Bouali, et vendait des cacahuètes. C'était un

chic type que tout le monde appréciait. Même les gens du *Soir d'Algérie* l'aimaient beaucoup et l'aidaient», dit-il encore.

Lokmane Haddad évoque également son voisin le tourneur qui s'apprêtait à rentrer chez lui. «Il était à côté de sa voiture et il a été brûlé au troisième degré mais fort heureusement, il a survécu», précise-t-il. Les souvenirs de cet après-midi du 11 février 1996 sont gravés à jamais dans la mémoire de Djamilia et de sa fille Yasmina. Occupant un petit appartement à quelques mètres du lieu de l'attentat, elles se rappellent du moindre détail de cet après-midi noir. «C'était un jour de Ramadhan. Mes sœurs et moi avions fini de préparer le f'tour et nous nous sommes installées devant la télévision», raconte Yasmina avant d'ajouter : «Soudain, nous avons entendu un bruit assourdissant et notre plafond s'est abattu sur nous. Dans la cuisine, tous les plats préparés étaient pleins de sable et de poussière et toute la vaisselle rangée dans les placards était partie en éclats. Les vitres ont explosé et les volets des fenêtres se sont compétemment envolés.» La septuagénnaire et ses trois filles ne comprenaient pas ce qui se passait. «Nous avons commencé à crier et à pleurer. A aucun moment, nous n'avons pensé

à un attentat à la bombe», poursuit Yasmina. La mauvaise nouvelle de la bombe qui a ciblé *Le Soir d'Algérie* a mis quelques minutes avant de tomber comme un couperet sur Djamilia et ses filles dont le mari travaillait au *Soir d'Algérie*.

«Sous le choc, nous avons marché pieds nus sur les éclats de verre sans que nous nous en rendions compte. Nous avons accouru chez la voisine qui a des fenêtres qui donnent sur la rue Hassiba», dira Yasmina qui décrit l'image qui s'offrait à ses yeux. Un bus qui brûlait en plein milieu de la route, des voitures incendiées, des corps déchiquetés et d'autres calcinés qui gisaient par terre, des gens affolés, apeurés et en pleurs qui couraient dans tous les sens. «Je me souviens également du siège du *Soir d'Algérie* complètement détruit», dit-elle. Ce jour-là, le père de Yasmina était de service. «Mes sœurs et moi sommes alors sorties dans la rue à la recherche de notre père. Nous courions comme des folles», se rappelle-t-elle. Ce n'est que tard le soir que son père est rentré. «Il était blessé à la tête. Il nous avait appris qu'il avait passé tout l'après-midi à transporter les blessés à l'hôpital Mustapha-Pacha», dit-elle.

Ry. N.